

*Pavillon primitif de la « Petite Rochette » au bord du lac.  
Exécuté d'après le plan de l'architecte E. Ritter, en 1764.*

## LOUDINOT ET LA «PETITE ROCHETTE» A NEUCHÂTEL

**Il faut regarder mieux.** En pays romand, certaines maisons à côté desquelles nous passons indifférents parce qu'elles n'attirent point l'œil comme château à tourelles, méritent pourtant qu'on s'occupe de leur histoire liée parfois à celle de personnages d'envergure.

*La Maison bourgeoise en Suisse*, éditée par Orell Füssli, a déjà fort judicieusement attiré l'attention sur l'architecture de belles demeures. Beaucoup de celles-ci ne figurent point dans cette collection et sont dignes d'être présentées au public sous leur relief inédit. La collection précitée désigne sous le nom de « Petite Rochette », à Neuchâtel, un immeuble, propriété Clerc, avenue de la Gare.

La véritable « Petite Rochette », jadis pavillon dépendant de « la Rochette » — magnifique résidence aujourd'hui à cent mètres de la gare — est une tout autre maison ; elle se trouvait au bord de l'onde, au pied d'un coteau de milliers de ceps dégringolant vers le rivage. C'est l'actuelle propriété de Coulon, numéro 60 du faubourg de l'Hôpital. Son histoire inconnue et celle d'un maréchal de France qui l'habita valent la peine qu'on s'arrête.

**Au bord des grèves.** La « Petite Rochette », maison discrète, voisine aujourd'hui du Jardin anglais, était jadis posée sur terrain d'alluvion entre grève et chemin. Abram de Bosset-de Luze — associé de la maison Pourtalès-de Luze — l'a construite d'après des plans de 1764, de E. Ritter, architecte, qui

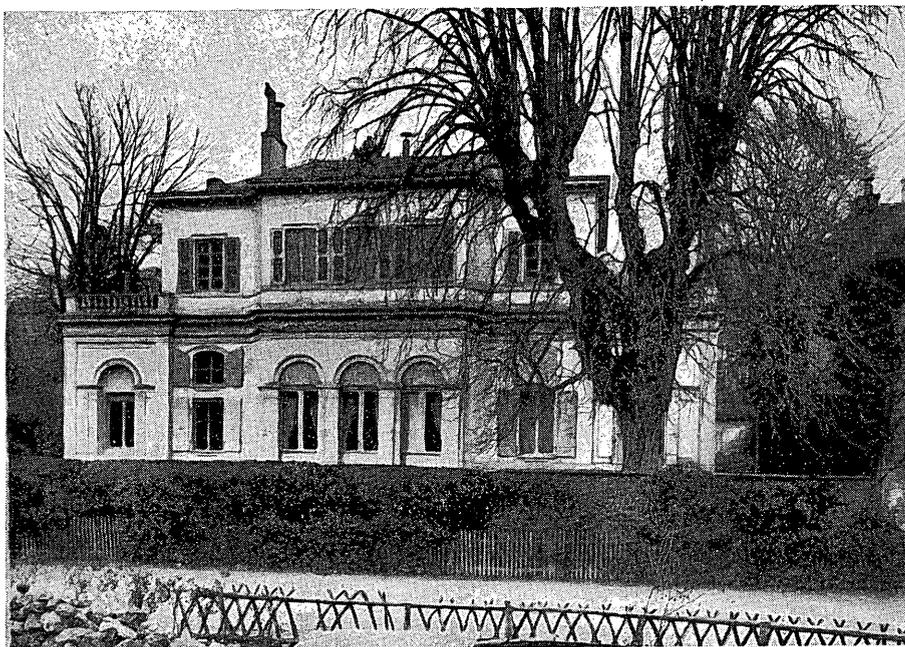
élève aussi l'hôtel DuPeyrou. Le terrain fait l'objet d'une avance d'hoirie de son père, J.-G. de Bosset-de Castel franc, précisément propriétaire de « La Rochette » placée sur son éminence et où Maupertuis, en visite, chantera et improvisera en s'accompagnant d'une guitare.

Durant plus de trente ans, le pavillon qui nous intéresse conserve son primitif aspect, couronné qu'il est d'une terrasse plate, simulée, à balustrade de pierre.

Un sieur Déjobert, voyageant en Suisse en 1777, mentionne le charme du décor, raconte qu'on y joue parfois la comédie entre amis et qu'on y danse l'hiver.

Un journal contemporain, celui du comte François de Diesbach, appelle « pavillon chinois » cette maison délicieuse où l'on fait des parties de whist et où les parois du salon sont vêtues de papiers ramenés d'Orient. Le grand salon, occupant la hauteur de deux étages, est à pans coupés et flanqué de petites pièces en demi-lune, plus basses, et recouvertes de toits à la limite de l'entresol. Une loge pour l'orchestre s'ouvre derrière un panneau mobile au-dessus de la porte de la salle des fêtes. De hautes baies arrondies donnent sur le lac. Au nord, entrée centrale, portant primitivement les armes Bosset.

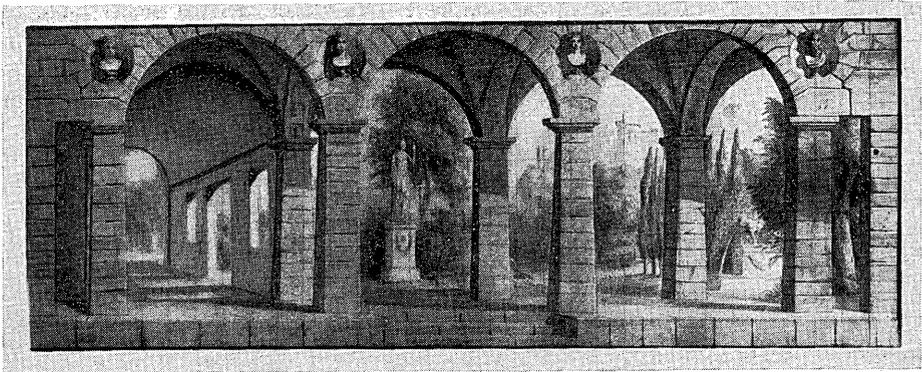
**Changement de mains.** Un acte de 1788 montre que Bosset-de Luze vend cette possession avec jet d'eau et source à J.-D. Prince, officier au service des Provinces-Unies. Mais quatre ans plus tard, celui-ci la cède avec ses meubles au colonel comte Charles-Daniel de Meuron qui, jouant des coudes, agrandit maison et dépendances. Bientôt, cette ravissante demeure ne paraît plus à la mesure du personnage qu'est devenu Meuron, intrépide général du service d'An-



*La « Petite Rochette », sise faubourg de l'Hôpital 60, telle qu'elle se présente aujourd'hui.*

gletèrre aux Indes. A son tour, il acquiert, en 1801, des Bosset qui la tiennent des Chambrier, la « Rochette », postée plus haut en belvédère, faisant ainsi entrer de nouveau dans une même famille les deux propriétés.

**Truelles et pinceaux à la rescousse.** Tandis que Meuron restaure « La Rochette », cette magnifique maison de maître perchée sur sa terrasse, qu'il y fait construire à l'entrée un élégant escalier double et une rampe de pierre descendant dans les vignes, il habite en attendant, la « Petite Rochette », y faisant venir aussi les ouvriers décorateurs qui là-haut jouent du pinceau et l'immortalisent, transporté en palanquin par ses serviteurs indous. Ces ouvriers



*Fresque murale, dont il reste encore des vestiges faubourg de l'Hôpital 62, sur le mur de l'ancienne auberge du Lion d'Or surplombant le jardin de la « Petite Rochette ».*

couvrent, en effet, d'une fresque — côté vent — le mur mitoyen et découvert de l'auberge du Lion-d'Or, qui surplombe le jardin fleuri du pavillon des grèves. On voit encore cette fresque aujourd'hui, faubourg de l'Hôpital 62, immeuble transformé depuis longtemps en maison d'habitation.

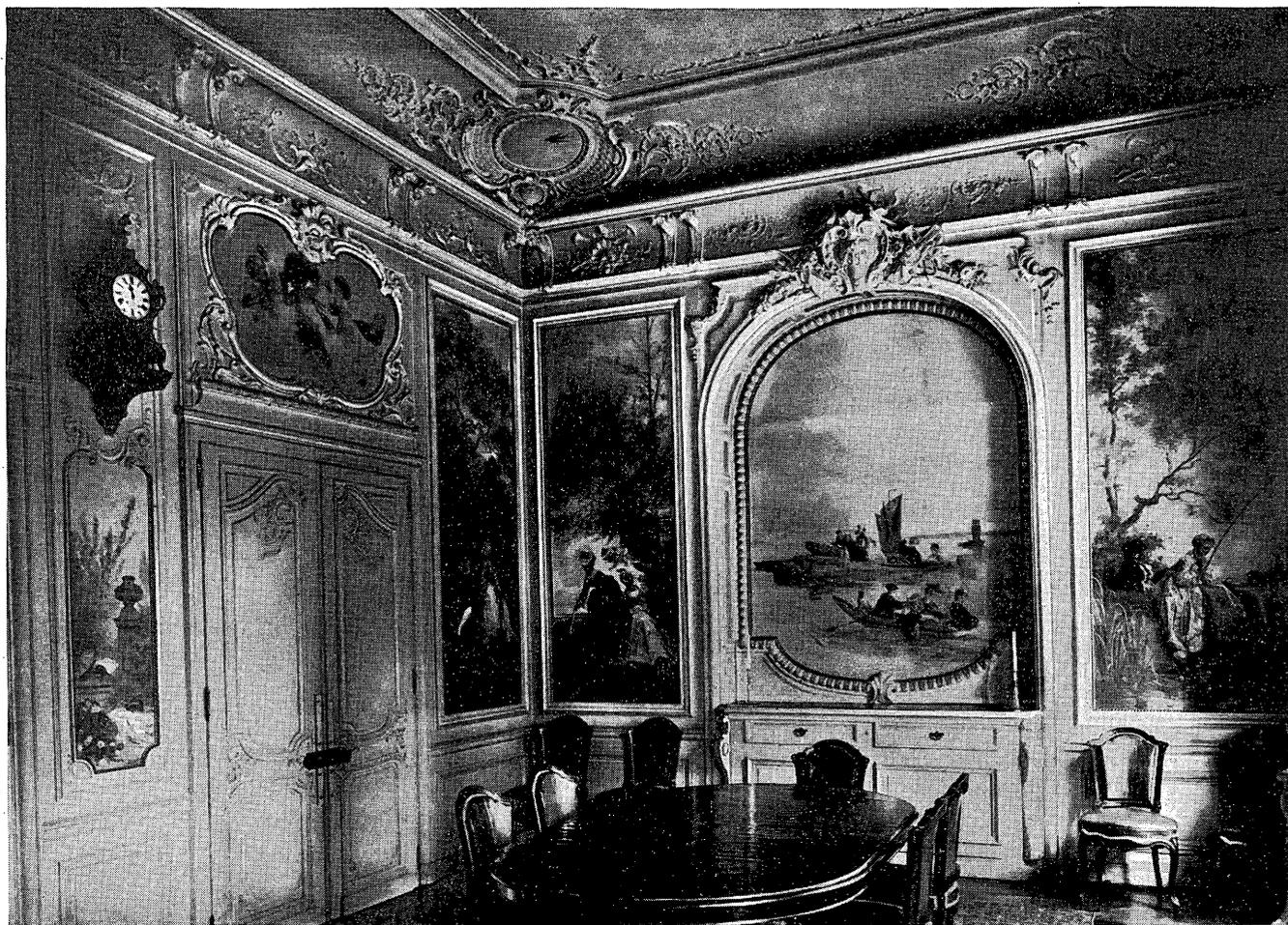
Derrière le portique d'entrée du pavillon, les dépendances abritaient, d'un côté, bains et buanderie, de l'autre, l'orangerie. L'eau nécessaire, naturellement filtrée, était tirée de puits lacustres. Sur les murs contournant, discrets, la cour d'honneur, se déroulaient aussi des fresques d'allure classique.

A cette époque, la chambre à coucher du chambellan est au nord, au premier, dans le corps central, éclairé de quatre œils-de-bœuf. Des estampes ornent la salle à manger. Sur les cheminées du grand salon brillent rangés en ordre, éclaboussés des reflets du soleil dansant sur la vague, bracelets et grelots d'argent massif venus des Indes.

De là, évadez-vous sur la terrasse au vaste horizon bleu. Elle est bordée d'un mur calé dans un rempart de galets.

« 1806 » « 1806 » est année marquante dans les annales de la « Petite Rochette ».

C'est celle de la mort du chambellan de Meuron qui lègue la maison à sa sœur, Marianne, dont un fils, Jacques-Louis Du Pasquier, chapelain de la cour de Prusse, héritera plus tard.



*Salle à manger Louis XV.*

« 1806 » est l'année de l'arrivée à Neuchâtel d'Oudinot, futur maréchal d'empire, envoyé de Berthier qui a reçu des mains de Bonaparte le pays de Neuchâtel arraché à Frédéric-Guillaume III. Or, c'est à la « Petite Rochette » que s'installe Nicolas-Charles Oudinot, plus tard duc de Reggio, pair de France, grand chancelier de la Légion d'honneur, gouverneur de l'Hôtel royal des Invalides, ce diable d'homme que l'empereur compare à Bayard, et qui a déjà, aux quatre coins de l'Europe, galopé, chargé et ferrailé.

On pourrait dans les ouvrages militaires glaner de quoi restituer la carrière d'Oudinot. Le *Musée neuchâtelois* a donné sur lui quelques notices. Les *Mémoires de la Société des Lettres*, de Bar-le-Duc, ont publié en 1912, due au colonel L'Huillier, une étude sur lui et sa famille. On la trouve à Paris et dans la plupart des bibliothèques de sociétés savantes.

Né en 1767 à Bar-le-Duc, ancienne rue des Savonnières, Oudinot, fils d'un négociant, a cinq frères et sœurs. Capitaine, il remplace à la tête d'un des bataillons de l'endroit le vicomte de Travanel. En 1791, il est affecté — lieutenant-colonel — à un bataillon de volontaires de la Meuse.

Son ascension est rapide. Général de brigade de l'armée du Rhin et Moselle, il a une jambe cassée à Trèves. Blessé de cinq coups de sabres à Neckarau, d'un coup de feu à Ingolstadt, il est créé général de division après Feldkirch. Devenu chef d'état-major de Masséna, il assiste à la bataille de Zurich et prend part jusqu'en 1801 à la dure campagne d'Italie.

Au moment où il arrive à Neuchâtel, il a encore à son actif la campagne d'Allemagne où avec dix mille grenadiers il ouvre à Bonaparte — à Ulm et Turnbach — les portes de Vienne. Oudinot sera encore à Austerlitz, en 1805, la cuisse traversée d'une balle. C'est le printemps suivant qu'il s'achemine dans notre région.

**Troupes dans le pays.  
Séjour à la « Petite  
Rochette ».**

La victoire d'Austerlitz a pour conséquence de faire passer à la France Neuchâtel et les duchés de Clèves et de Berg, en échange du Hanovre que, pour se consoler, reçoit la Prusse. Sur l'ordre de l'empereur, Oudinot, entré dans le pays le 18 mars à la tête d'une division, est assisté d'un état-major formé des généraux Dupas, Ruffin, Schram et Jarry. La division se compose de six bataillons de grenadiers, d'une infanterie de ligne et d'artillerie à cheval. C'est un flot bigarré qui, face au lac, descend le raidillon pavé qu'est au-dessus de la ville l'ancien chemin des Montagnes. Dans cette rivière humaine se détachent fanfares, tambours-majors à chapeaux à plumes, tabliers blancs de sapeurs, canons et généraux dorés. Des fourriers éclopés et boitillants ont précédé tout ce joli monde. Ils se voient interpellés au passage par un badaud regrettant la Prusse :

— Ah ! ce n'est que ça, que les Français !

— Ata père, répond l'un d'eux, te veux pruvet si ce n'est que ça, les Français !

La division passe le Seyon, se masse sur la place du Marché et déborde grouillante dans les rues voisines. Une capitale de 3000 âmes a 5000 hommes à loger ! Ils ne seront répartis que plus tard dans les villages. Il faudrait décrire le cérémonial de remise de la principauté à la France, l'enthousiasme de commande, les exigences d'une lourde occupation, l'effet de nouveaux impôts, celui d'enchantements décrets d'enrôlement au bataillon Berthier, ainsi que le retour du pays à la Prusse, en 1814, pour faire de ces épisodes un tableau complet.



*Le maréchal Oudinot.*

Portrait peint en 1811 par Robert Lefèvre. Original au Musée historique de Neuchâtel.

Avec allégresse, Oudinot offre des dîners à conduire au cimetière en trois jours les plus entraînés gastronomes. L'aubergiste de la Balance, soignant le service de sa table, met tant de souffle dans ses omelettes et ses additions que le maire doit prier le conseil d'intervenir. Il faut « mettre cet homme à la raison ».

Pourquoi le général a-t-il préféré aux appartements du château l'élégante « Petite Rochette » ? C'est que son vaste salon de réception Louis XVI et le dispositif de ce petit hôtel particulier à la française paraissent plus commodes, plus séduisants. Il donne ses dîners officiels dans l'orangerie décorée d'emblèmes et de tentures, tandis qu'une sympathique cohorte de 5000 Français aspire — comme buée par le soleil — le vin des caves. Ces braves ne s'en retourneront guère qu'en septembre. De plus pressantes tâches les attendent sur... d'autres champs de bataille.

A Neuchâtel, Oudinot, qui en est à sa vingt-deuxième blessure, se promène, alerte, vêtu d'une capote de bataille, fumant sa pipe de porcelaine. Il bavarde avec

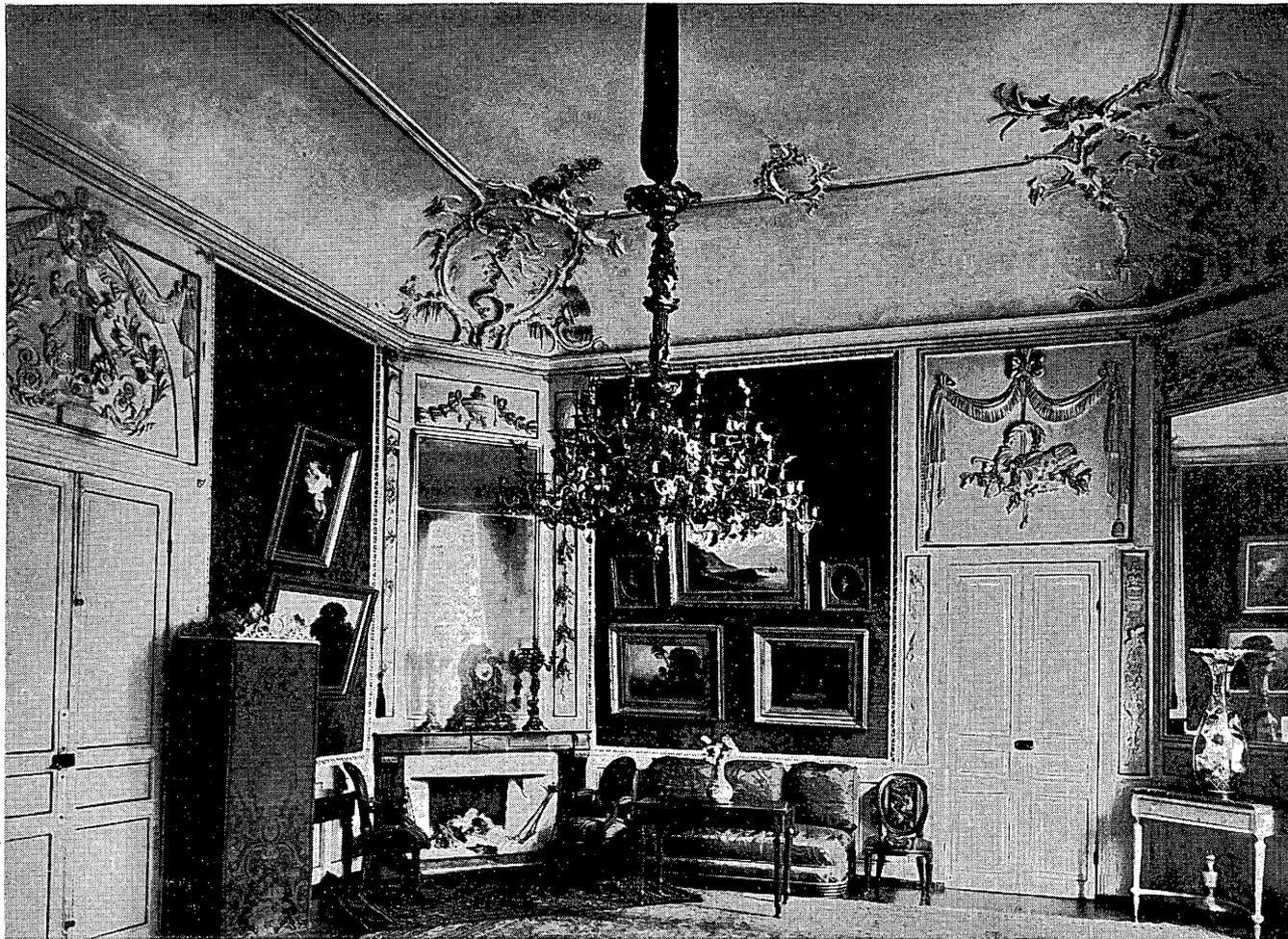


*Panneau de la salle à manger Louis XV,  
peinture d'Auguste Bachelin.*

On remarque la Pierre à Mazel, îlot rocheux qui émergeait du lac en face de l'hôpital Pourtalès. Cette pierre était le but suprême des nageurs partant des bains publics qui étaient installés au sud-est du Crêt; elle a disparu lors du remplissage effectué à l'est de l'église catholique. Philippe Godet avait cherché sans succès à obtenir du Conseil général que la Pierre à Mazel fût conservée d'une manière ou d'une autre à titre de souvenir historique!

les passants. Son regard très mobile et son sourire fugitif se fixent rarement. Une expression de bonté trahit pourtant le fond du caractère.

Il quittera le pays le 17 septembre. Des discours émus ont été échangés la veille. Une garde à cheval le salue lorsqu'il monte en voiture. Salves d'artillerie! Une lettre du Conseil, signée Pettavel, l'a créé bourgeois de Neuchâtel. La ville lui a fait don d'une épée, relique que possède encore aujourd'hui, à Paris, rue de Bourgogne, le duc de Reggio, son descendant.



*Grand salon Louis XVI ou salle des fêtes, à la « Petite Rochette », sur la grève.  
Au-dessus de la porte centrale, à gauche, s'enlevait un panneau mobile orné d'une lyre ; il ouvrait  
une loge où prenait place un petit orchestre.*

En franchissant la frontière, il s'écrie : « Je viens de passer les six mois les plus heureux de ma vie ! » Plus tard..., ce sera Friedland, Wagram, Bréda, la campagne de Russie et l'abdication de l'empereur !

**Lorsque le passé s'estompe.** Oudinot ne fut point le guerroyant célibataire du type dont foisonne l'empire. Il épouse Françoise Derlin, de Bar-le-Duc, puis, en 1812, Julienne de Coucy, dame d'honneur de la duchesse de Berry. Sur onze enfants nés de ces unions, de nombreux se distinguent. Tous tiennent leur rang. Quatre-vingt-cinq personnages figurent sur un tableau généalogique dressé récemment.

Oudinot finit ses jours dans une fort belle propriété non loin de sa ville natale, dirigeant une papeterie et disant : « Mon père désirait que je sois négociant ; c'est fait, je fournis du papier à toute la contrée ! » A Bar-le-Duc se voit le cimetière de la famille Oudinot où Nicolas-Charles fut enseveli à 80 ans, en 1847. En ville, sont conservés toiles, moulages, bustes, statuettes et portraits représentant le maréchal. Place Reggio, sa statue de bronze occupe le centre de la cité.

Nancy s'honore de garder ses décorations.

A Saint-Denis et surtout à Paris, soit aux Invalides dans la chapelle et le musée de l'armée, soit au palais de la Légion d'honneur, Oudinot est présent.

Versailles possède deux portraits dont un en pied, peint par Robert Lefèvre sur l'ordre de l'empereur, en 1811. Sa statue de marbre se voit dans la galerie. Neuchâtel détient un autre portrait de Lefèvre, offert jadis par le maréchal à Louis de Pourtalès.

La « Petite Rochette » a été surélevée par Wilhelm Du Pasquier, en 1840. Son gendre, Alphonse de Coulon, en a agrandi les ailes, en 1873. Il a orné de panneaux peints par Auguste Bachelin la salle à manger. Ces diverses toiles de Bachelin sont d'élégantes compositions champêtres conçues dans le style du XVIII<sup>e</sup> siècle. Elles s'harmonisent avec de riches lambris et de somptueuses moulures montrant cartouches, trophées et guirlandes. Le décor se complète de farandoles d'amours rehaussant, en de gracieuses attitudes, le trumeau des chambranles.

Le jet d'eau qui, jadis, ornait la terrasse sud, encadré de marronniers magnifiques, n'existe plus ; on a détourné le cours du canal qui l'alimentait ; ce jet d'eau, actuellement au faubourg du Crêt, dans la pelouse de la propriété Jean Jequier vendue à l'Eglise catholique, tirait son eau d'un ruisseau dont la source était sise près de la gare de Neuchâtel, et qui s'écoulait à Gibraltar par un tunnel sous le Crêt Taconnet-Jeanjaquet, débouchant dans une vigne du domaine de M. Edmond de Reynier.

Les appartements groupés à l'étage ont respecté le cachet du rez-de-chaussée et laissé intact l'aspect reconnaissable de cette résidence passagère d'un général devenu, trois ans plus tard, l'un des grands maréchaux de France.